

Janusz Tazbir

LES MODELES PERSONNELS DE LA NOBLESSE POLONAISE AU XVII^e SIECLE

Bien que notre rapport ne couvre avant tout — comme il résulte du titre — que la période du baroque, il convient de remarquer que les différences entre le modèle personnel de l'époque de la Renaissance et celui qui s'imposait à la noblesse au siècle suivant, ne semblent pas très essentielles. Au temps de la Renaissance, l'idéal du noble se formait dans une grande mesure (pas seulement en Pologne, d'ailleurs) tout d'abord sous l'emprise des autorités de l'Antiquité (Aristote, Platon, Cicéron), donc d'écrivains connus depuis au moins le bas Moyen Age. Deuxièmement, on doit très certainement attribuer une grande influence au succès de toutes sortes de « miroirs » humanistes, brossant le tableau du représentant modèle de la couche dominante (ou, comme le veut Veblen — fainéante), et cela dans un éventail assez large, depuis le pimpant courtisan jusqu'au chevalier. Troisièmement enfin, il est difficile de nier l'action de la Réforme qui tendait à adapter les modèles personnels antiques aux besoins du chrétien libéré de la « tyrannie papale ». Il faut cependant souligner qu'à la charnière des XVI^e - XVII^e siècles s'étaient produits dans ce domaine certains déplacements du centre de gravité, qui semblent assez essentiels pour notre sujet. Et nous avons surtout à l'idée la teinte de religiosité conférée aux modèles personnels, d'une part sous l'influence de la Réforme, et, de l'autre, sous celle du catholicisme triomphant de l'époque posttridentine. Cette religiosité fait apparaître dans les modèles personnels de la noblesse un certain courant d'ascèse, mais surtout elle fait qu'en tête des devoirs du noble exemplaire se situent ses obligations envers la communauté ecclésiastique, tant catholique que protestante ou socinienne.

Ce processus est manifeste dans toute l'Europe. Ce qui cependant semble caractéristique des rapports polonais, c'est que l'on

faisait le plus souvent et le plus volontiers état des obligations financières (fondation de nouvelles églises ou de monastères, aide accordée aux prêtres, versement régulier des dîmes). On peut donc dire que les prestations au profit du clergé en tant qu'ordre social prennent le dessus dans toutes sortes d'œuvres brossant le portrait du noble idéal, sur les devoirs envers l'Eglise en tant que communauté se posant également des objectifs extra-temporels. L'on parlait évidemment aussi de la nécessité d'assister financièrement les membres déshérités de la communauté (aumônes, fondations d'hôpitaux). L'on se souviendra que le matériau de source sur lequel nous nous fondons, est sous tous les rapports spécifique ; en effet, au moyen des panégyriques et des oraisons funèbres l'on s'acquittait des dettes contractées envers les bienfaiteurs des églises ou des monastères. Cette circonstance ne changera cependant pas le fait que le noble catholique modèle devait avant tout être un payeur bon et généreux. Ses autres obligations envers l'Eglise se ramenaient aussi en général à des actes n'entraînant pas de trop grands sacrifices. L'on exigeait donc de respecter les jeûnes, de fréquenter régulièrement les offices, de dire les prières prescrites, d'éviter la mauvaise compagnie ou les discours impies. Le modèle d'ascèse poussée apparaît plutôt dans les sermons destinés aux dévotes matrones que dans les biographies des hommes.

En Europe occidentale Crespin et Fox, chez nous Cyprian Bazylik, célébraient l'héroïsme du martyr pour la foi et stigmatisaient la poltronnerie et la mesquinerie. En Pologne cependant, personne ne demandait à la noblesse — même protestante — d'être martyr ; jusqu'à Kazimierz Łyszczyński (1689), aucun des représentants nobles n'avait été mis à mort pour convictions religieuses, il n'y avait pas non plus de martyrs politiques, et d'autant plus pour les idées scientifiques. Au contraire aussi des autres pays, les partisans polonais de la Réforme n'élaborent pas d'idéaux différents du noble, comme c'était le cas, en France, de la formation connue des huguenots, ou, en Angleterre, des puritains. Même au sein de la noblesse arienne, le combat visant à lui imposer un système plus rigoureux d'exigences éthiques aboutit à la défaite de la gauche. De même l'attitude de toute la noblesse, tant catholique que protestante, envers le roi, était avant tout fonction de ses in-

térêts en tant qu'ordre social, et non des intérêts de l'Eglise. Ainsi peut-on constater, sans risque de se tromper, qu'en Pologne, même à l'époque de la Contre-Réforme triomphante, ce qui influait sur la formation des modèles personnels c'étaient plutôt les différences sociales que religieuses.

En même temps cependant, le problème de l'attitude envers l'Eglise résolvait certaines questions plus larges : il indiquait au noble sa place dans la vie temporelle. Le noble se sentait en effet avant tout membre de son ordre (à quelque échelon de cette échelle qu'il se trouvât) et parcelle de la nation polonaise (identifiée au XVII^e siècle avec la nation nobiliaire). Au sens cependant des communautés territoriales plus larges, il se considérait en quelque sorte comme citoyen non pas tant de toute l'Europe que de la *communitas christiana* qui correspondait à peu de choses près aux frontières de ce continent (ce n'est qu'à l'époque des Lumières que l'on commença à discourir des devoirs envers toute l'humanité peuplant tous les continents du monde, indépendamment de la couleur de sa peau et de son attitude devant le christianisme). A l'époque du baroque, on considérait que le noble (qu'il soit catholique, calviniste ou arien) assumait l'obligation de défendre cette communauté. Il devait donc être un chevalier se posant en défenseur de deux valeurs : patriotique et religieuse. Tout noble, en sa qualité de membre de la *natio militans*, se tenait à la garde du « rempart du christianisme » qu'était — avec la Hongrie, Venise ou l'Espagne — la République nobiliaire. Cette vocation déterminait à la fois la place de la nation nobiliaire en Europe. Alors que les Anglais s'occupaient de navigation sur les mers, les Hollandais de commerce, les Français d'amourettes, etc., les Polonais — dans la conviction de la noblesse — avaient l'obligation de défendre les autres nations chrétiennes. Ce genre d'obligation, plus élevée et plus honorable que toutes les autres, rehaussait encore évidemment la valeur de leur qualité de nobles. L'idéal de bon chrétien, associé au modèle du bon chevalier, était donc quelque chose de pluridimensionnel, dépassant territorialement la Pologne, et, sur le plan des temps, la vie temporelle.

Dans ce que nous venons de dire se répétaient comme un leitmotiv les notions de défense et de défenseur ; c'est que les obligations chevaleresques du noble se ramenaient plutôt aux concepts

défensifs qu'agressifs. La seule conception de rempart d'ailleurs imposait la vision de la défense d'une forteresse une fois pour toutes mise en place, et non pas celle d'avancer. Si, à la fin du XVI^e - début XVII^e siècle, Piotr Grabowski, Józef Wereszczyński ou Piotr Skarga postulent une militarisation très poussée de l'état nobiliaire (institution dans les confins de la République d'ordres chevaleresques, fondation d'une Académie militaire pour les jeunes nobles), ces tentatives étaient d'avance vouées à l'échec. La noblesse considérait en effet sceptiquement tout projet visant à mêler la Pologne aux conflits armés (et surtout à une croisade anti-turque). Qui plus est, l'on se rendait bien compte que les tentatives de transformer la noblesse en chevalerie de carrière se rattachaient aux visées de l'écartier de toute influence sur le gouvernement. Il faut enfin se souvenir que le propriétaire terrien moyen considérait toujours avec hauteur et dédain ceux qui pratiquaient professionnellement la guerre : il les traitait de racaille dangereuse et pillarde. Et si parfois même retentissait le clairon appelant à la guerre offensive et agressive, la plus grande part y revenait souvent à la propagande de la cour, comme nous le voyons pendant l'intervention à Moscou ou les projets — non réalisés d'ailleurs — de guerre turque (1646 - 1648).

Même plus tard, quand, à partir du milieu du XVII^e siècle, la noblesse devait — *nolens volens* — prendre part aux guerres pour repousser les nombreuses agressions contre la Pologne, elle y voyait plutôt une lourde obligation, imposée de l'extérieur, qu'une tâche noble à laquelle il conviendrait de vouer sa vie tout entière. Comme il résulte de l'analyse récente de nombreux sermons, l'idée de la paix après les guerres suédoises, moscovites ou cosaques, devient particulièrement populaire au sein de la noblesse.

L'on ne voyait dans la guerre aucun profit valable, tout au contraire, toute campagne gagnée devait renforcer le pouvoir royal (or la noblesse craignait le spectre de l'*absolutum dominium* plus que l'invasion turque). En revanche, une guerre perdue portait la menace de la destruction du pays par l'ennemi. Le modèle du noble n'était donc en aucun cas le conquistador, bien que l'on fût évidemment très bien informé sur les succès et les conquêtes de Cortez, Pizarro ou Almagro. Ceci ne veut certainement pas dire qu'il n'y ait pas eu place dans le modèle personnel du noble pour

l'éloge du courage et de l'esprit chevaleresque, ou pour la condamnation de la couardise ; cette dernière, et non pas le pillage ou la cruauté, compromettait le plus le noble en tant que chevalier. La poltronnerie en effet était, d'une part, la capitulation devant la peur, ce sentiment si prédominant à l'époque, et, de l'autre, empêchait le noble de remplir ses obligations fondamentales envers sa patrie (sans parler des conséquences juridiques et matérielles qu'entraînait la fuite du champ de bataille).

Avec cet idéal si ambitieusement conçu de chevalier-défenseur voisinait parfaitement le modèle du noble-terrien ; et là encore — phénomène caractéristique des rapports polonais — tout comme le chevalier devait défendre toute la chrétienté, indépendamment des différences instaurées par la Réforme, l'idéal d'agriculteur était un modèle supra-confessionnel. La vie heureuse du propriétaire terrien était chantée de concert par les poètes catholiques, calvinistes et sociniens. L'idéal était d'avoir un village (avec au maximum cent paysans), suffisamment grand pour garantir l'indépendance économique à son propriétaire, et assez petit pour qu'il pût diriger personnellement les travaux des champs et, en même temps, être libéré des tentations que portent la richesse et la paresse. Bien que le noble dût plutôt administrer et surveiller que conduire personnellement la charrue, il était lui aussi concerné par le personnage à significations multiples du laboureur qui intervient tant dans la poésie terrienne que dans l'hagiographie du XVII^e siècle (voir le culte très répandu aussi en Pologne de St Isidore). La noblesse avait fait sien le personnage du saint laboureur, « ne voyant aucune inconvenance ni aucune collision dans la confrontation de la symbolique chevaleresque avec les insignes agrestes de saint Isidore ». C'était donc un idéal agraire, qui considérait le monde dans la dimension rurale (quoique en même temps assez souvent vide de toute compréhension pour les charmes de la nature). Cette ruralité, à travers laquelle l'on considérait la réalité, avait marqué jusqu'au XX^e siècle, au dire de certains critiques, l'imagination littéraire des Polonais. La louange de la vie agreste menée par le noble, propriétaire d'un domaine, se doublait de l'apologie de la mesure, celle-ci — selon l'éminent spécialiste du sujet Czesław Hernas — couvrant des domaines très divers. La modération dans l'accumulation des biens ou le cumul des offices devait aller de

pair avec la circonspection « dans la curiosité de l'esprit humain ». Cette mesure était donc l'expression des tendances stabilisatrices au sein de la couche nobiliaire, était une tentative d'évasion hors des conflits de la civilisation en développement, donnait enfin la possibilité d'en finir avec les orages et les déchirements de la période posttridentine.

Cette idylle nobiliaire, ce monde plein d'harmonie d'où étaient éliminés le méchant voisin, les fléaux économiques, les guerres ou les sinistres, était en même temps une sorte d'utopie miniature. La mise en oeuvre de l'idéal du terrien devait conférer au noble une indépendance personnelle sans contraintes, une liberté et une franchise des mouvements totales. La paix intérieure de l'homme devait venir non seulement de l'autarchie économique, mais aussi du renoncement à la course aux offices et des préoccupations se limitant aux seules affaires domestiques. « Le bonheur du noble terrien — écrivait en son temps Kurdybacha — consiste en ce qu'il ne reconnaît aucune autorité au-dessus de lui [...], que l'orgueil bouffi des magnats et des dignitaires de l'Etat ne l'irrite pas, car, étant indépendant d'eux, il peut impunément ne pas en tenir compte ». La louange du bonheur dans l'intimité du foyer, chantée dans la poésie « terrienne », était à n'en pas douter la première apologie, dans notre littérature, de la médiocrité se contentant de peu, et en même temps une condamnation de l'arrivisme et de la course aux succès. Tout comme le régime de l'oligarchie des magnats ne trouve à proprement parler presque aucun écho dans la littérature politique du temps, ainsi dans les idéaux pratiques de la noblesse polonaise ne peut-on trouver d'appels invitant à imiter ceux qui s'étaient hissés jusqu'à la position de magnat. Usant de la terminologie d'aujourd'hui, on peut dire qu'en règle presque générale les modèles personnels de la noblesse restent sous le coup de la condamnation de la promotion sociale, à quelque échelon de la hiérarchie sociale qu'elle dût conduire. Ce pouvait donc être le passage de la condition noble à celle de sénateur, ou la tentative de s'infiltrer illégalement, « par l'escalier de service », dans les rangs de la noblesse, ce dont se plaignait tant Walerian Nekanda-Trepka.

Ceci ne veut évidemment pas dire que toute multiplication de ces rangs par voie d'anoblissement fût *a limine* exclue. L'on sait

cependant que, dans le sentiment universel de la collectivité nobiliaire, la seule voie régulière menant à l'anoblissement était la valeur militaire manifestée sur le champ de bataille, à l'exclusion de tout autre mérite acquis au service du pays (Szymon Szymonowicz anobli au déclin du XVI^e siècle pour son activité littéraire n'est ici qu'une exception confirmant la règle). En même temps l'on distinguait le titre de noblesse héréditaire et la noblesse vraie (*vera nobilitas*) en rappelant que le seul héritage du sang est insuffisant s'il n'est pas confirmé par des preuves de vertu et de vaillance, s'il ne s'accompagne pas d'un acquittement honnête des devoirs envers l'Eglise, envers son propre état et envers la patrie.

Il est cependant évident que, dans l'idéal du noble, ces devoirs ne se réduisaient pas à la seule défense de l'indépendance de la patrie sur le champ de bataille ; on pourrait se demander si on n'accordait pas plus d'importance à la défense des droits et des privilèges de l'état nobiliaire à l'intérieur du pays. Alors que dans les pays où régnait le pouvoir absolu, les plus importants étaient les devoirs envers le souverain, en Pologne le devoir sacré de tout noble était de combattre toute tentative de renforcer le pouvoir royal. Qui plus est, la liberté et les privilèges d'état devaient aussi être défendus par le magnat sénateur, et quiconque dans l'état nobiliaire n'aimait pas cette liberté était appelé avorton. Jan Szczyński Herburt, un publiciste nobiliaire connu et fanatique défenseur de la liberté d'or, dont l'idéal était « le noble vertueux, digne, plein de sagesse, pieux, juste, pénétré d'un profond amour de sa patrie », appelait du nom d' « églises des vertus civiques » les assemblées de nobles, telles que diètes, diétines, sessions des tribunaux ou arrière-banc. Il est remarquable que le roi lui-même se voyait imposée l'obligation non seulement de respecter, mais aussi de défendre les libertés et les privilèges de l'état nobiliaire. Si cependant nous lisons dans la littérature parénétiq ue que le monarque doit se distinguer par la douceur, la justice, la générosité, la vaillance, la clémence et la bonté, il faut rappeler que les mêmes qualités étaient exigées de la noblesse. D'une part donc tout magnat devait être dans ses domaines un roitelet (nant i parfois de nombreux attributs de cet état), d'autre part, le souverain lui-même était façonné sur le modèle du premier noble de la République, sans plus. Au total, les idéaux politiques de la noblesse étaient

en général réduits au particulier ; le modèle type était non pas l'homme politique ou le diplomate, mais l'orateur de la diétine. Sous cet angle aussi étaient modelés les étalons en éducation : ils mettaient l'accent surtout sur l'étude du droit du pays et de l'art oratoire. C'était donc une éducation conçue à des fins utilitaires, orientée à tirer rapidement des bénéfices concrets de l'éducation. La voix générale affirmait que le noble devait avoir la tête libre de tout le ballast des connaissances inutiles et éviter les considérations abstraites (bien qu'évidemment l'on discutât volontiers de l'utilité de l'instruction et de la connaissance des langues).

Dans l'analyse des modèles personnels, il faut évidemment prendre aussi en considération la mesure dans laquelle ils étaient formulés d'en haut et imposés de l'extérieur, comme ce qui était le produit des tendances et aspirations naturelles de l'état nobiliaire. Si, au XVI^e siècle, Łukasz Górnicki avait tenté de populariser chez les nobles le modèle du courtisan, Piotr Skarga — de faire des représentants de cette couche les membres d'un ordre de chevalerie rénové, et la poésie « terrienne » des terriens exemplaires tirant leur satisfaction de la culture du sol — c'est que nous avons ainsi affaire non seulement à une hiérarchie différenciée des valeurs, mais aussi à une genèse différente des modèles. Et Górnicki et Skarga traçaient certains types idéaux qui, dans les conditions polonaises, ne pouvaient ni être populaires, ni trouver des imitateurs, alors que la littérature « terrienne » montrait le noble sous la face du hobereau moyen des environs de Sieradz, de Cracovie ou de Kiev.

L'ensemble de la collectivité nobiliaire était hostile à l'idée de quelque Versailles polonais où, autour d'un « roi soleil » évolueraient des dizaines de planètes puisant en lui leur force, lui empruntant leur éclat et leur prestige ; de même considérait-on que la noblesse polonaise n'avait rien à apprendre chez les « rustres hollandais » remplis d'orgueil, chez les hidalgos espagnols hautains ou chez les représentants de la *gentry* anglaise souillant leur écu par la pratique du commerce. Les idéaux de personnalité, propagés dans les pays à structure politique et socio-économique différente, apparaissaient sans utilité à la République nobiliaire où l'idéal était l'homme libre, n'ayant au-dessus de lui que le Roi des cieux (de toute façon représenté sous la forme d'un monarque dé-

bonnaire). Il ne faut pas oublier cependant que le modèle personnel de la noblesse renfermait non seulement l'approbation sans restriction de la supériorité de cet état sur les autres. Y trouvaient aussi place (comme dans tout l'éthos chevaleresque d'ailleurs), l'éloge de l'honneur, de la dignité de la personne, de la discrétion, de la magnanimité à l'égard des vaincus — tous éléments qui compliquaient parfois la vie mais en même temps l'enrichissaient de certaines valeurs positives. Et le plus important ici n'est pas de savoir si le modèle était réalisé — en réalité on était cruel pour les vaincus, on levait la main contre les femmes, l'on abandonnait honteusement le champ de bataille, comme cela arrivait parfois à l'arrière-banc.

Si l'idéal nobiliaire rayonnait sur les autres couches sociales, c'est parce que les villes (sauf peut-être celles de la Prusse Royale) n'avaient pas formé de modèles suffisamment attrayants pour rivaliser avec lui. Le tiers état imitait là aussi la noblesse, se refusant à l'époque des rois électifs à prendre modèle sur la cour royale, pour de nombreuses raisons très impopulaire. Le modèle nobiliaire, au dire de certains chercheurs, a influé aussi sur le caractère du paysan polonais.

Quelques mots sur ce qu'on appelle les anti-modèles qui, comme l'a très justement remarqué Maria Ossowska, jouent parfois un rôle aussi important que les idéaux positifs. Un anti-modèle du membre exemplaire de la communauté ecclésiastique c'était donc le héros du drame jésuite Antitémius (1625), un magnat dont les idées différaient peu de celles des libertins français de son temps. Un anti-modèle du défenseur des libertés nobiliaires, c'était le courtisan zélé, rampant devant le tyran et complotant avec les étrangers qui visaient à introduire en Pologne l'*absolutum dominium*. Un anti-modèle du noble enfin, jouissant de son droit de noblesse par la naissance et confirmant ce droit par une vertu soumise maintes fois à l'épreuve, c'était le plébéien perfide qui apparaît souvent dans le *Liber Chamorum* de Nekanda-Trepka déjà cité.

Il est évident que le modèle de vie, donc aussi l'idéal éducatif, devait être formulé en fonction du sexe, de l'âge et de la place occupée sur l'échelle sociale. L'on exigeait autre chose des femmes, et autre chose des hommes, et, parmi ceux-ci, l'on traitait autrement la jeunesse (qui devait se modeler sur la vie de St Stanislas Kost-

ka) et autrement les hommes mûrs sous les yeux desquels l'on mettait le plus volontiers les exemples concrets de l'hetman idéal, de l'homme politique, du voïvode ou du maréchal de la cour, de quelqu'un donc de vivant et de notoire. Au sein même de l'état nobiliaire, autre chose était exigé des nobles titrés, au fond très proches des magnats, et autre chose de la noblesse pauvre que Sebastian Petrycy de Pilzno par exemple destinait à l'état ecclésiastique, à la cour les grands ou à la carrière militaire. Dans notre rapport cependant nous avons accordé notre attention au modèle personnel valable pour le noble moyennement fortuné qui, d'une part, pouvait trouver l'indépendance matérielle dans l'exploitation de son domaine, et, de l'autre, était suffisamment riche pour se permettre de faire des études supérieures et mener une vie politique plus active. Le train de vie au-dessus de ses moyens était dans ce cas, assez souvent, une sorte de bon placement du capital : les dons offerts aux voisins et à la noblesse déshéritée, la table mise pour eux, rapportaient des intérêts — les voix aux votes des diétines. C'est par ces considérations que les jésuites, toujours serviables, justifiaient la générosité et la prodigalité.

L'éminent sociologue polonais Florian Znaniecki distinguait les hommes de divertissement, de travail, et les hommes bien élevés. La noblesse polonaise appartenait plutôt à la troisième catégorie. En plus de l'attitude consommatrice dans la vie, l'élément essentiel de l'idéal du noble était constitué par un savoir-vivre excessivement compliqué où, à proprement parler, tout entrait : l'habileté à enrouler convenablement la ceinture d'apparat et celle de mener la conversation et de saluer les personnes selon leur rang et leur dignité. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Nekanda-Trepka, déjà cité à deux reprises, décrive comment le plébéien se faisant passer pour un noble se trahissait presque immédiatement par l'ignorance de ces règles de comportement et de jeu social. Les idéaux de cette couche étaient aussi proches du modèle de la couche oisive, si excellemment présentée par Veblen. Si en effet, dans les quatre genres d'occupations cités par lui comme dignes du membre de ce groupe (service militaire, participation à l'administration publique, service de l'Eglise et sport), nous remplaçons les derniers par la chasse à courre, nous obtiendrons un modèle assez fidèle du noble polonais.

Ainsi donc, par nombre de ses aspirations et défauts, la noblesse polonaise s'apparentait à la noblesse espagnole, anglaise ou française. Partout en effet l'on prisait l'intimité du foyer. En Pologne cependant la nécessité de prendre plus fréquemment que dans les autres pays les armes (au XVII^e siècle la Pologne n'avait connu que 32 années de paix, contre 47 pour la France, 59 pour l'Angleterre et 69 pour le Brandebourg) avait cette conséquence que, du moins dans les confins sud-est de la République nobiliaire, le concept de vertus chevaleresques avait conservé dans le modèle du noble une valeur durable (au contraire, du moins jusqu'au milieu du XVII^e siècle, de la Grande-Pologne). De même la prépondérance de la noblesse dans la vie politique du pays réclamait que, dans l'idéal du membre de cette couche, fût situé au premier plan son rôle en tant que défenseur des privilèges de tout l'ordre (autre sous ce rapport était la situation en France ou en Espagne). Et enfin les traditions de la tolérance polonaise faisaient que, pendant longtemps et dans une grande mesure, cet idéal était, en définitive, supraconfessionnel.

(Traduit par Lucjan Grobelak)